

# Langue, culture et classifications : Otto von Boehtlingk et l'étude du iakoute

PASCALE RABAULT-FEUERHAHN

Avec sa vaste étude sur le iakoute publiée en 1851, le philologue et linguiste allemand Otto von Boehtlingk livrait un travail incongru à plusieurs égards. Le texte, intitulé *Über die Sprache der Jakuten* [Sur la langue des Iakoutes], occupe un volume entier sur les quatre que compte le récit de l'expédition scientifique menée en Sibérie par le naturaliste et zoologue Alexander Theodor von Middendorff entre 1842 et 1845<sup>1</sup>. Cette proportion est étonnante au regard d'une expédition qui devait avant toute chose permettre de collecter des données climatiques, zoologiques, botaniques et géographiques sur la Sibérie. *Über die Sprache der Jakuten* constituait

---

1. Alexander von Middendorff, *Alexander von Middendorff's Reise in den äussersten Norden und Osten Sibiriens* [Le voyage d'Alexandre von Middendorff dans les extrémités septentrionales et orientales de la Sibérie, abrégé en *Sibirische Reise – Voyage sibérien*], SPb., Imprimerie de l'Académie des sciences, 1848-1875, 4 tomes de 2 volumes chacun : I. *Einleitung, Klimatologie, Geognosie, Botanik* [introduction, climatologie, géognosie, botanique] ; II. *Zoologie* [zoologie] ; III. *Über die Sprache der Jakuten* [Sur la langue des Iakoutes : vol. 1 : introduction, texte iakoute, grammaire iakoute ; vol. 2 : dictionnaire iakoute-allemand] ; IV. *Übersicht der Natur Nord- und Ostsibiriens* [Vue d'ensemble de la nature du nord et de l'est de la Sibérie].

en outre la première étude systématique d'une langue des indigènes sibériens ; auparavant, seules quelques timides tentatives avaient été engagées. Salué à l'époque comme un véritable modèle d'étude synchronique d'une langue orale, son travail reste aujourd'hui encore considéré comme une référence dans le domaine des langues ouralo-altaïques<sup>2</sup>. Or ce travail constitue une sorte de parenthèse dans la carrière d'Otto von Boehtlingk, sanscritiste éminent<sup>3</sup>. Après un cursus de langues orientales à Saint-Petersbourg, il s'était formé en sanscrit et en grammaire comparée en Allemagne, dans les années 1830, auprès de Franz Bopp à Berlin et de Christian Lassen à Bonn, puis était devenu Membre de l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg en 1842 au titre de ses compétences dans ces domaines. Son étude de 1851 sur le iakoute prend place entre d'importantes publications dans le domaine sanscrit : Boehtlingk a déjà édité, entre autres, une étude de la grammaire paninéenne, une traduction du drame sanskrit *Shakuntala*, une chrestomatie sanscrite ; à partir de 1855, et jusqu'en 1875 prendra place la publication du grand *Dictionnaire sanscrit de Saint-Petersbourg* (*Petersburger Sanskrit-Wörterbuch*), réalisée en collaboration avec son collègue de Tübingen Rudolf von Roth<sup>4</sup>. La parenthèse iakoute dans son parcours est d'autant plus frappante que

---

2. Karl Menges, « Otto von Böhtlingk Über die Sprache der Jakuten. Grammatik, Text und Wörterbuch [Photomechanischer Nachdruck], The Hague, Mouton, 1964. liv. 397, 184 S. (Indiana University Publications ; Uralic and Altaic Series, vol. 35) », *Oriens*, 18/19, 1965-1966, p. 449-50.

3. Otto von Boehtlingk souligna lui-même le caractère fortement conjoncturel de son entreprise d'étude du iakoute : « Si Middendorff n'avait pas rapporté de son voyage en Sibérie tant de matériaux de valeur sur la langue des Iakoutes, je n'aurais pas quitté l'Inde et les Iakoutes ne seraient pas venus en Europe ». Otto von Boehtlingk, « Zur Orthographie im Jakutischen, von O. Böhtlingk » [À propos de l'orthographe de la langue iakoute, par O. Böhtlingk] in *Mélanges asiatiques tirés du Bulletin historico-philologique et du Bulletin de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg*, vol. VII, 1873-1876, 1876, p. 761-767, citation p. 761).

4. La correspondance relative au *Dictionnaire sanscrit de Saint-Petersbourg* a été récemment éditée par H. Brückner, G. Zeller et A. Stache Weiske : *Otto von Böhtlingk an Rudolf Roth, Briefe zum Petersburger Wörterbuch 1852-1885*, herausgegeben von Heidrun Brückner und Gabrielle Zeller, bearbeitet von Agnes Stache Weiske [Otto von Böhtlingk à Rudolf Roth, Lettres relatives au Dictionnaire de Pétersbourg 1852-1885], Wiesbaden, Harrassowitz, 2007. Sur l'importance de ce dictionnaire dans l'histoire des études indiennes, voir Pascale Rabault-Feuerhahn, *L'Archive des origines. Sanscrit, philologie, anthropologie dans l'Allemagne du XIX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Cerf, 2008, p. 173.

Boehtlingk n'avait pas pris part à l'expédition de Middendorff. *Über die Sprache der Jakuten* se distingue, enfin, par une entrée en matière assez singulière. La longue introduction de 54 pages ne sert pas à présenter les Iakoutes ni à familiariser le lecteur avec les caractéristiques générales de l'ouralo-altaïque – comme cela aurait pu être le cas dans un souci de contextualisation. Boehtlingk y discute de problèmes généraux touchant à la science du langage : la notion de « forme interne », les critères et la portée des classifications linguistiques, leurs enjeux civilisationnels, et prend position sur ces questions par rapport à ses collègues en Allemagne, en particulier le linguiste et fondateur de la psychologie des peuples Heymann Steinthal.

Ces différentes singularités de *Über die Sprache der Jakuten* s'articulent en fait les unes aux autres. Inscire son étude dans les débats qui avaient cours en Allemagne à l'époque était pour Boehtlingk, en l'absence d'un champ constitué d'étude des langues sibériennes, une manière de la rattacher à l'édifice théorique qui lui était familier et qui avait été élaboré au premier chef en lien avec les langues indo-européennes. Ce faisant, le risque encouru était de donner des « œillères » à son travail, de biaiser l'analyse en transposant à un ensemble linguistique et culturel des grilles de lecture développées dans un autre domaine. Centrant sa discussion sur la typologie steinthaliennne, Otto von Boehtlingk faisait toutefois le choix d'un auteur qui, d'une part, avait lui aussi cherché à étendre le champ d'investigation du comparatisme linguistique à d'autres aires que l'indo-européen et qui, d'autre part, était particulièrement sensible à la question des rapports entre langue et culture. La reprise critique des concepts steinthaliens éclaire ainsi la manière dont Otto von Boehtlingk articule ses travaux sur le iakoute avec son domaine de spécialisation indo-européen ; elle permet aussi de mieux cerner son appréhension du concept de culture. En examinant ces prises de positions théoriques de Boehtlingk, on peut donc espérer mieux saisir comment une étude telle que *Über die Sprache der Jakuten* a finalement trouvé une place importante dans une expédition qui relevait initialement des sciences de la nature. Mais la manière dont Böhtlingk situe le iakoute sur le plan ethno-linguistique doit aussi se comprendre dans le contexte spécifique qui fut celui de son travail : c'est-à-dire, d'une part, ce que représentait la Sibérie pour la société russe dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et, d'autre part, les buts géographiques et intellectuels de l'expédition de Middendorff, ainsi que les réorientations qu'ils subirent.

### Regards russes sur la Sibérie dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>

Jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle, la Sibérie est appréhendée par les Russes à l'Ouest de l'Oural à travers le prisme colonial ou impérial, elle fait figure de possession territoriale étrangère dont le principal intérêt réside dans ses ressources naturelles. Cette représentation est favorisée par le fait que, dans les années 1730, le géographe et historien Vassili Tatischeff avait repoussé la frontière traditionnellement admise entre l'Europe et l'Asie, la faisant passer du fleuve Don aux monts de l'Oural : la limite géographique entre Russie et Sibérie devenait ainsi frontière culturelle entre deux continents. Tandis que la Russie occidentale affirmait son identité européenne, la Sibérie ou « Grande Tatarie » était asiatisée et devenait un contrepoint exotique, une véritable terre promise. Au début du XIX<sup>e</sup> siècle, le commerce le plus lucratif de Sibérie, celui de la fourrure, décline en raison de l'épuisement des ressources ; l'activité minière et métallurgique développée depuis Pierre le Grand ne suffit pas à compenser cette perte. L'image idéalisée cède le pas devant celle d'étendues neigeuses et hostiles, inexploitablement économiquement. Le désintérêt pour la Sibérie est sensible dans la politique du Tsar Nicolas I<sup>er</sup>, qui relègue la région au rang de lieu d'exil pour les criminels ou les opposants politiques ou religieux et estime préférable de ne pas favoriser l'économie locale pour ne pas encourager d'éventuelles tendances indépendantistes.

À la même époque, les opposants au régime tsariste développent une autre vision de la Sibérie. Au titre de l'Autre, de l'étranger, elle leur semble en effet susceptible de fournir des modèles politiques et sociaux alternatifs. C'est le cas notamment des décembristes qui, exilés en Sibérie après leur tentative d'assassinat contre Nicolas I<sup>er</sup>, trouvent dans la communauté des Russes de Sibérie un fonctionnement social plus égalitaire et démocratique, épargné par le servage. La Sibérie leur apparaît dès lors comme un « deuxième nouveau monde », analogue à celui de l'Amérique du Nord républicaine et indépendante. Sous le règne de Nicolas I<sup>er</sup> se développe

---

5. Je m'appuie pour cette synthèse sur le très riche ouvrage de Mark Bassin, *Imperial Visions. Nationalist Imagination and Geographical Expansion in the Russian Far East 1840-1865* [Visions impériales. Imagination nationaliste et expansion géographique dans l'Extrême-Orient russe 1840-1865], Cambridge, Cambridge University Press, 1999, en particulier p. 78 et suiv., et *Id.*, « Inventing Siberia : Visions of the Russian East in the Early Nineteenth Century », *American Historical Review*, Juin 1991, p. 763-794.

également un courant nationaliste russe remettant en cause l'alignement de la Russie sur le modèle occidental, européen et préconisant de développer les qualités intrinsèques des Russes. Dans cette perspective, la conquête de la Sibérie par les Cosaques – autrefois plus ou moins considérés comme des brigands cupides – est relue comme une preuve du dynamisme et de l'autonomie de la nation russe. La Sibérie apparaît toujours comme une contrée désolée, peuplée de sauvages païens auxquels les Russes auraient apporté les lumières civilisatrices du christianisme. Mais, en même temps, soucieux que leurs compatriotes s'approprient leur pays en développant leurs connaissances géographiques, les nationalistes promeuvent à partir des années 1830 la publication de nombreux récits de voyage en Sibérie<sup>6</sup> qui présentent la région sous un jour positif afin de rendre les Russes fiers de leur Empire. La Sibérie préservée devient ainsi le lieu d'une possible régénérescence de la Russie européenne et fait figure d'un *Far East* analogue au *Far West* américain. Avec le nationaliste Alexandre Herzen, les caractéristiques de la Sibérie censées sauver la Russie de la décadence sont présentées comme les caractéristiques propres à la Russie elle-même, comme ses racines authentiques que les Empereurs successeurs auraient perdues de vue : la jeunesse, la liberté, l'inexpérience, l'an historicité, autant de traits devant lui permettre de ne pas répéter les erreurs d'une Europe embourbée dans son impérialisme et les crises de la modernité.

Dans la première moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, la Sibérie cristallise ainsi progressivement en Russie les interrogations sur les contours de la « culture » et la manière dont la Russie se situe culturellement.

### ***Alexander von Middendorff's Reise in den äussersten Norden und Osten Sibiriens*: expédition scientifique et enjeux politiques**

Prenant place entre 1842 et 1845, l'expédition dirigée par Alexander von Middendorff en Sibérie concerne donc une région

---

6. Herbert Scuria, *Jenseits des steinernen Tores. Entdeckungsreisen deutscher Forscher durch Sibirien im 18. und 19. Jahrhundert* [De l'autre côté de la porte de pierre. Voyages de découverte d'explorateurs allemands en Sibérie aux XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles], Berlin, Verlag der Nation, 1965. Certains récits de ces expéditions ont été réédités ; celui de Middendorff est disponible en version numérisée sur le site de la Bibliothèque nationale de France ; et *Expedition ins unbekanntes Sibirien* de Johann Georg Gmelin a été réédité par Dittmar Dahlmann en 1999 (Sigmaringen, Jan Thorbecke Verlag).

sur laquelle sont portés des regards aussi divers que l'est la société russe, mais qui suscite une attention croissante. Commanditée par l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg sous le patronage du Tsar Nicolas I<sup>er</sup>, l'expédition avait été conçue dans le but essentiel de tracer un portrait plus précis d'une région qui restait très mal connue. Le projet de l'expédition avait été formé une dizaine d'années auparavant par le naturaliste et académicien Karl Ernst von Baer<sup>7</sup>. Il s'agissait pour lui, dans la continuité des travaux d'Alexander von Humboldt, d'étudier la relation entre vie organique et climat et de comprendre dans quelle mesure une telle vie était possible dans le Grand Nord<sup>8</sup>. La péninsule de Taïmyr au nord de la Sibérie lui apparaissait comme le lieu idéal pour mener une telle enquête, car sa situation équidistante de l'Atlantique et du Pacifique limitait au maximum l'influence que les Océans pouvaient avoir sur la composition de la mer de glace<sup>9</sup>. Cela devait aussi fournir l'occasion de mesurer la latitude de contrées dont la localisation géographique restait imprécise. Un second type de problèmes concernaient la région de Iakoutsk : il s'agissait de déterminer l'importance et la nature du phénomène de permafrost. Le Tsar Nicolas I<sup>er</sup>, qui subventionnait la réalisation de cette double enquête d'ordre à la fois bio-géographique et géothermique<sup>10</sup>, voulait qu'y fût adjointe une « expédition ethnographique » et il augmenta le budget en conséquence.

C'est largement sous l'influence de Karl Ernst von Baer que la réalisation de l'expédition fut confiée à Middendorff. Il avait en effet pu éprouver les qualités d'endurance physique et l'esprit scientifique de ce dernier lors d'une précédente expédition effectuée en commun en Laponie. Comme Baer et comme Boehltingk, Alexander von Middendorff était un Allemand de la Baltique, d'une famille installée à Riga depuis le XV<sup>e</sup> siècle. Né à Saint-Petersbourg, il y avait fait ses études secondaires avant de partir étudier la médecine à Dorpat en 1832-37, avec cependant en tête dès cette époque

---

7. Confirmation du but de cartographier l'Empire, le rapport écrit par Baer sur l'expédition paraîtra dans le tome IX des *Beiträge zur Kenntnis des Russischen Reiches*.

8. Baer décrit les objectifs de son projet dans un rapport, résumé par Middendorff dans l'introduction au premier tome de *Alexander von Middendorff's Reise*, op. cit., p. V.

9. Alexander von Middendorff, *Alexander von Middendorff's Reise I*, op. cit., p. V.

10. *Ibid.*, p. XXX.

l'idée de parcourir le monde<sup>11</sup>. Il avait ensuite complété son cursus en Allemagne et en Autriche, étudiant les sciences de la nature et la zoologie à Berlin, Erlangen, Breslau et Vienne. à l'issue de cette formation, il avait obtenu un poste de professeur de zoologie à l'Université de Kiev. Il semble qu'il se soit ennuyé assez passablement dans cette fonction et qu'il ait accueilli comme une libération l'opportunité d'accompagner Baer en Laponie en 1840. Lorsque celui-ci lui proposa de diriger l'expédition scientifique en Sibérie, il n'hésita donc pas à démissionner de Kiev pour être embauché par l'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg.

Middendorff devait suivre un plan de route bien précis et collecter, à mesure de sa progression, des renseignements sur les noms des peuples rencontrés, la formation des montagnes, la température du sol et des sources, l'extension de la culture de céréales, la limite géographique de présence d'arbres, la répartition des animaux, la situation des différentes peuplades. L'itinéraire prévu était de rejoindre Touroukhansk en passant par Tobolsk, Krasnoïarsk et Ienisseïsk ; puis d'aller jusqu'au bord de la mer de glace en empruntant le fleuve Pasina ou Chatanga, avant de revenir à Touroukhansk. De là, Middendorff était censé repartir pour Iakoutsk, ville qui devait lui servir de base pour mener différentes investigations (incursion sur la côte sud de la mer d'Okhotsk, analyses scientifiques dans les îles Shantar), avant de rentrer à Saint-Pétersbourg.

Dans les faits, Middendorff respecta le plan de travail fixé pour la première partie, l'étude de la péninsule de Taïmyr, mais il s'en écarta pour la deuxième. Une fois parvenu à Iakoutsk, au lieu de se contenter de gagner la mer d'Okhotsk, il écrivit à l'Académie des sciences pour obtenir l'autorisation de descendre jusqu'à l'embouchure du fleuve Amour et de le remonter, puis de rentrer à Saint-Pétersbourg en passant par Irkoutsk plutôt que Iakoutsk. Située aux confins des territoires russes et chinois, la région du fleuve Amour était strictement interdite d'accès par les autorités russes, qui craignaient des incidents diplomatiques avec la Chine. Conscient qu'il encourait un refus, Middendorff quitta Iakoutsk avant d'avoir reçu la réponse de l'Académie des sciences<sup>12</sup>. En s'écartant précisément de ses instructions, Middendorff s'éloignait

---

11. Son biographe raconte en effet qu'il avait pour devise une citation tirée de la *Reise um die Welt* de Chamisso : « J'ai seulement voulu conseiller à celui qui désire voir le monde non civilisé de se munir d'un titre de docteur plutôt que d'un confortable couvre-chef de voyageur ». Cf. L. Stieda, « Middendorff, Alexander von », *Allgemeine Deutsche Biographie*, vol. 52, p. 387-395.

12. Mark Bassin, *Imperial Visions*, *op. cit.*, p. 80-81.

aussi du but strictement scientifique du voyage et lui donnait une tournure politique. Suite au traité de Nerchinsk conclu en 1689, des postes frontières avaient été établis pour marquer la limite entre territoire russe et territoire chinois, mais les autorités impériales à Saint-Pétersbourg ignoraient leur localisation exacte et se contentaient de supposer qu'ils suivaient le flanc est des monts Stanovoï. Middendorff pensait qu'ils se situaient plus au Sud et c'est précisément ce qu'il voulait vérifier en s'engageant dans la région de l'Amour. Au lieu de suivre la voie maritime de la mer d'Okhotsk pour rejoindre les îles Shantar, il traversa les monts Stanovoï et emprunta la rivière Zeia pour rejoindre le fleuve Amour ; il le remonta ensuite en direction d'Irkoutsk. Ce trajet lui permit de mettre en évidence que le tracé de la frontière passait bel et bien au sud des monts Stanovoï, ce qui était évidemment au bénéfice de la Russie. Aussi, bien qu'ayant défié les ordres, il fut accueilli en héros lors de son retour à Saint-Pétersbourg, le 1<sup>er</sup> avril 1845.

Dans son introduction à la *Sibirische Reise*, Middendorff rappelle ses motivations à explorer la région de l'Amour et met en avant la mission civilisatrice qui incombe à la Russie. Selon lui, la Sibérie ne pouvant être auto-suffisante et souffrant, d'un autre côté, de son enclavement géographique, il était impératif de trouver des voies d'approvisionnement et le fleuve Amour semblait tout désigné pour ouvrir la Sibérie aux portes du commerce mondial. Mais surtout, l'implantation russe dans les territoires du sud-est de la Sibérie s'imposait pour achever ce que Middendorff concevait comme une avancée multiséculaire et inéluctable des peuples russoslaves vers l'Orient. La Russie ne devait donc plus viser une expansion à travers l'Alaska et le continent Nord-américain, avec lequel devaient au contraire s'établir des liens de fraternité. La pénétration devait se faire vers la région de l'Amour et permettre à la Russie d'accomplir une double mission civilisatrice : d'une part, dompter la nature hostile, d'autre part, bâtir, établir des activités, cultiver les sols, bref, introduire la civilisation là où elle était encore absente<sup>13</sup>.

Si, dans un premier temps, l'expédition de Middendorff n'eut pas d'effet immédiat sur la politique du gouvernement, toujours peu enclin à encourager l'exploitation de l'Amour, elle eut en revanche un grand écho parmi les intellectuels et scientifiques de l'époque. C'est notamment lors du banquet organisé à son retour que fut décidée la fondation de la Société Russe de Géographie, chargée d'explorer les régions mal connues de l'Empire. En outre,

---

13. *Ibid.*, p. 78-83.

dans son histoire de l'orientalisme, Vladimir Barthold<sup>14</sup> établit un lien direct entre les résultats rapportés par Middendorff et l'envoi de premières missions militaires sur le cours inférieur de l'Amour dès le début des années 1850. Celles-ci débouchèrent en 1858 sur l'accord d'Agun conclu avec la Chine qui assimilait la Sibérie orientale à l'Empire russe. Herzen compta alors au rang des fervents supporteurs de l'entreprise. Dans le contexte de la défaite russe dans la guerre de Crimée, ces annexions semblaient en effet réaffirmer l'unité et la détermination de la nation russe et sa résolution à se détourner de l'Europe.

### **Cristallisations linguistiques et anthropologiques autour de l'étude du iakoute**

Les quatre volumes qui rendent compte des résultats de l'expédition furent publiés entre 1849 et 1875. Le dernier d'entre eux, qui parut donc trente ans après la fin de l'expédition, est consacré aux données ethnographiques et permet de mieux saisir la manière dont Middendorff envisageait le rôle culturel de la Russie en Sibérie. En effet, il y développe une vision assez ambivalente des peuples indigènes de Sibérie, qu'il caractérise comme des « *Naturmenschen* », des sauvages, sous-développés, tout en insistant sur leur capacité à s'auto-administrer. Cette ambivalence fait écho à une perception duale du rôle des Russes de Sibérie, dont Middendorff souligne qu'un certain nombre d'entre eux sont des individus peu recommandables, trafiquants d'alcool, prêtres pratiquant un marchandage prosélyte. Si les peuples sauvages et naturels sont déjà partiellement sortis de l'état d'innocence, la civilisation peut apporter, de manière antinomique, aussi bien la culture que la décadence<sup>15</sup>. Il faut donc faire la part des choses entre ce que les indigènes ont à recevoir de la civilisation, et ce que les « Européens » si « sûrs d'eux » doivent au contraire apprendre des indigènes : dans une région aussi hostile, les coutumes et manières de faire des autochtones s'avèrent en effet souvent plus adaptées aux conditions de vie locales que celles des Européens.

---

14. V. V. Barthold, *Die geographische und historische Erforschung des Orients mit besonderer Berücksichtigung der russischen Arbeiten* [L'exploration géographique et historique de l'Orient, envisagée surtout à travers les travaux russes], Leipzig, O. Wigand, 1913, p. 157.

15. Alexander von Middendorff, *Alexander von Middendorff's Reise*, vol. IV, p. 1432.

La tension entre un état de nature, d'innocence et de vulnérabilité et des traces de contact avec la civilisation signalant à la fois un état de décadence et une capacité à agir de soi-même est particulièrement sensible dans le portrait que Middendorff dresse des Iakoutes<sup>16</sup>. Dans un chapitre plus général, il avait insisté sur les caractéristiques anthropomorphiques des différents peuples sibériens : les Samoyèdes se rapprochaient le plus du type finlandais, quoique ayant sans doute été mélangés avec le type mongol. Les Toungouses relevaient ostensiblement du type mongol ; quant aux Iakoutes, il s'agissait selon Middendorff d'un peuple caucasien dénotant un léger mélange avec le type mongol. Middendorff se penchait également sur la répartition historique de ces peuples, et estimait que les Toungouses s'étaient implantés les premiers en Sibérie du Nord, tandis que les Samoyèdes seraient arrivés dans la toundra après avoir été chassés de l'Altai. Quant aux Iakoutes, ils seraient arrivés aux bords de la Léna avant les Samoyèdes, sous la pression des peuples d'Asie centrale partis à la conquête de l'Europe. Ces distinctions dans les types physiques, la répartition géographique et le parcours historique de ces différents peuples s'accompagnaient de caractéristiques morales divergentes. Pour Middendorff, les Samoyèdes étaient les plus proches de l'état de nature, débonnaires et paisibles. Les Toungouses se caractérisaient par leur bravoure, leur rapidité et leur caractère entier. Quant aux Iakoutes, Middendorff les décrivait avant tout comme un peuple entreprenant et motivé par l'appât du gain, des caractéristiques qui en faisaient le « peuple dominant » parmi les indigènes sibériens<sup>17</sup>.

Dans le chapitre qu'il lui consacre, Middendorff donne de nombreux indices de la situation intermédiaire de ce peuple entre l'état de nature et la civilisation, avec tout ce qu'elle comporte de dérives. Il note par exemple que les Iakoutes ont un goût certain pour la sédentarité, mais qu'ils abandonnent malgré tout volontiers

---

16. On peut d'ailleurs remarquer que lorsque la Russie se lança dans l'annexion du sud-est de la Sibérie, Herzen lui-même, en dépit de son patriotisme fervent et de son enthousiasme pour l'entreprise, exprima un certain malaise face à la manière dont l'Empire russe soumettait les indigènes à son pouvoir autocratique, considérant que le mode de domination « impérial » était étranger à l'esprit russe. Cela dit, j'avance cette remarque avec prudence et l'on ne peut tracer de parallèle entre Middendorff et le révolutionnaire Herzen, Middendorff ayant pour sa part toujours eu des liens proches avec la famille impériale et les milieux officiels de Saint-Petersbourg.

17. Alexander von Middendorff, *Alexander von Middendorff's Reise*, vol. IV, p. 1357.

leurs maisons et leurs lieux d'implantation. Par ailleurs, ils témoignent comme tous les « hommes primitifs » d'un penchant affirmé à la fainéantise et entrent pendant l'hiver dans un état de quasi-hibernation ; mais dès les beaux jours ils redeviennent des commerçants forcenés. Selon Middendorff, leur sens du commerce explique leur grande expansion géographique, effectuée le long des cours d'eau, et surtout leur domination sur les autres peuples de Sibérie, dont ils savent exploiter le sens de l'hospitalité, les mœurs « communistes » et la crédulité. En fonction de ces différents traits de caractère, Middendorff se croit autorisé à les qualifier de « Juifs de l'Orient », tout en soulignant qu'au contraire des Juifs, ils font preuve d'une très grande capacité d'assimilation au contact d'autres peuples<sup>18</sup>. Cette dernière qualité, doublée d'un esprit d'entreprise et de tendances sédentaires plus fortes que les autres indigènes sibériens, fait que, selon Middendorff, les Iakoutes doivent être pris en considération par tout gouvernement qui voudrait développer la Sibérie, et non pas être abandonnés comme les autres autochtones, aux « règles d'exception adaptées à l'état d'enfance ».

C'est précisément la domination des Iakoutes sur les autres peuples sibériens que Middendorff avance, dans ce quatrième volume, comme argument pour justifier que le troisième volume soit entièrement consacré à l'étude de leur langue. Le travail linguistique opéré par Otto von Boehtlingk sur la base des éléments collectés par l'expédition offre, estime-t-il, une base particulièrement bienvenue pour la connaissance du peuple iakoute. Dans l'esprit de Middendorff, enquête linguistique et enquête culturelle sont donc indissociablement liées. Dans la mesure où il s'exprime de la sorte dans un volume portant sur l'ethnographie, et rédigé près de vingt-cinq ans après le volume linguistique, il convient néanmoins de faire la part des choses entre les motivations propres de Boehtlingk et celles que Middendorff pourrait avoir projetées *a posteriori* sur son travail.

Middendorff était l'un des plus proches amis de Boehtlingk et c'est sur sa sollicitation que le sanskritiste avait accepté de s'atteler à l'exploitation des matériaux linguistiques de l'expédition. Middendorff était en effet conscient de sa propre incapacité à réaliser cette tâche. La motivation première de Boehtlingk fut donc prosaïquement de rendre service à un ami. Les lettres de Boehtlingk à Middendorff entre 1848 et 1867 se trouvent aux archives histo-

---

18. *Ibid.*, p 1561.

riques d'Estonie à Tartu<sup>19</sup>. Si elles n'abordent malheureusement pas le travail de Boehtlingk sur le iakoute, elles témoignent de la grande proximité entre les deux hommes.

Boehtlingk, qui pensait au départ se contenter d'une compilation rapide des matériaux ramenés par l'expédition, n'avait pu, en linguiste professionnel, s'empêcher d'étudier les quelques ouvrages (principalement des catalogues de langues du monde et des récits de voyage) contenant des mots ou des notions de iakoute, ni surtout de les compiler pour établir une grammaire raisonnée et un dictionnaire de la langue iakoute. Dans l'introduction à *Über die Sprache der Jakuten*, Boehtlingk fait part des matériaux sur lesquels il s'est appuyé. Loin de s'être limité à ceux collectés par Middendorff, il a recouru aussi aux récits de voyage d'Adolf Erman (1838), de Philipp Johann von Strahlenberg (1730), de Joseph Billings (1802), au *Mitbridates* d'Adelung et Vater, à divers glossaires du iakoute, notamment celui de Dmitrii Dawydow communiqué par Wilhelm Schott dans la revue d'Erman<sup>20</sup>.

En particulier, Boehtlingk s'adjoignit les services d'un dénommé Ouvarovski, Russe originaire de Iakoutsk qui avait été élevé au milieu des Iakoutes et possédait parfaitement leur langue et qui se trouvait séjourner à Saint-Petersbourg. Pour compenser l'absence de texte écrit dans cette langue, Boehtlingk lui demanda de rédiger ses mémoires en iakoute, de manière à disposer d'une base écrite dont il connût la signification. Boehtlingk avait commencé par lui soumettre les notes prises par Middendorff pour vérifier la prononciation et le sens des mots consignés par le naturaliste. Il obtint ainsi un glossaire expurgé des formes erronées, qu'il compléta à mesure qu'il rencontrait un mot nouveau dans la prose d'Ouvarovski. Ce dernier n'ayant pas fait d'études, il incombait à Boehtlingk d'abstraire la description théorique de la langue, ce en quoi ses connaissances en grammaire historique, grammaire comparée, étymologie et phonologie lui étaient une aide précieuse<sup>21</sup>.

Un des résultats principaux obtenus par Boehtlingk consista à établir les règles phonologiques sous-tendant la morphologie du iakoute, et notamment sa soumission à un principe d'harmonie vocalique. Ce résultat valut à Boehtlingk une certaine aigreur de la part des précédents linguistes qui avaient travaillé sur le iakoute.

---

19. Je dois à Madame Agnes Stache-Weiske de me les avoir communiquées et l'en remercie vivement.

20. Otto von Boehtlingk, *Über die Sprache der Jakuten*, *op. cit.*, p. XLII-XLIII.

21. *Ibid.*, p. L-LI.

Schott l'accusa ainsi d'avoir repris à son compte, sans le mentionner, des résultats qu'il aurait lui-même formulés une vingtaine d'années plus tôt. Boehtlingk répondit en mettant en avant ses propres compétences en grammaire comparée et ses connaissances des lois phonologiques : domaines non maîtrisés, selon lui, par Schott. Comment aurait-il pu le plagier puisque ses résultats étaient erronés et approximatifs<sup>22</sup> ?

Si Middendorff s'était adressé à Boehtlingk précisément en raison de sa compétence technique en matière linguistique, la prétention de son ami à produire un discours scientifique sur la langue iakoute créa quelques tensions entre eux. Il faut dire qu'après avoir passé au crible les documents rapportés par Middendorff, Boehtlingk avait exprimé quelques réserves sur leur fiabilité. Selon lui, les contes et les discours pris en note par son ami naturaliste étaient trop décousus et, par endroits, incompréhensibles, pour être utilisables : un fait qu'il s'empressait d'expliquer par la difficulté bien réelle de coucher sur papier un discours oral, prononcé rapidement et tenu dans une langue jamais transcrite auparavant. Boehtlingk mettait ainsi en avant l'inadéquation de l'alphabet russe choisi par Middendorff pour rendre compte des sons iakoutes. Mais Middendorff, quelque peu vexé des réticences du linguiste, se justifia dans le quatrième volume de la *Sibirische Reise* en invoquant la difficulté, pour une oreille civilisée, de saisir les sons d'une langue « sauvage » :

Monsieur l'académicien Schiefner souligne avec raison la grande difficulté qu'il y a à saisir correctement les sons d'un peuple primitif dont les organes de la parole ont une organisation si éloignée de celle des nôtres. [...] On a beau tendre l'oreille autant que l'on veut, le son mi-marmonné, mi-gargouillé, mi-nasillé, mi-avalé produit par l'homme primitif ne nous parvient jamais clairement<sup>23</sup>.

---

22. Otto von Boehtlingk, « Entgegnung auf einen Artikel von Herrn Schott in Erman's Archiv für wissenschaftliche Kunde von Russland, Bd. VIII, S. 27-3. Lu le 30 nov 1849 », [« Réplique à un article de Monsieur Schott dans l'Archive pour la connaissance scientifique de la Russie, vol. VIII, p. 27-35 »], *Mélanges asiatiques tirés du Bulletin historico-philologique de Saint-Petersbourg tome I 1849-1852*, SPb., 1852, p. 193-206.

23. Alexander von Middendorff, *Alexander von Middendorff's Reise*, vol. IV, *op. cit.*, p. 1397-98. Voir aussi *ibid.*, p. 1570-1571 : « J'espère bien que l'on ne verra pas dans [cette explication] une façon d'enjoliver [les choses], si l'on pense que je ne pus m'adonner à mes occupations linguistiques – auxquelles je n'étais pas du tout préparé – qu'en mettant à profit le peu de temps et les

Selon lui, Boehtlingk n'aurait pas su tenir compte du fait que le iakoute était une langue « sauvage » issue de la « forêt vierge » ; à ce titre, elle ne pouvait pas être aussi régulière qu'attendu. Les lois énoncées par Boehtlingk (dont l'harmonie vocalique) procédaient d'une projection « autocratique », sur le iakoute, des règles élaborées par les linguistes dans un autre contexte. Si, dans les matériaux issus de l'expédition, certains mots apparaissaient sous des orthographes différentes selon les endroits, ce n'était pas par erreur mais bien parce qu'ils étaient prononcés de manières diverses sur le terrain<sup>24</sup>. Très offensé par cette attaque rétrospective, Boehtlingk y répondit en 1876 dans un article intitulé « Zur Orthographie der jakutischen sprache » [À propos de l'orthographe de la langue iakoute]<sup>25</sup> où il contestait la compétence et la légitimité de Middendorff à s'exprimer sur les langues. En premier lieu, il rappelait que toute personne écoutant pour la première fois une langue étrangère devait forcément mal entendre certains mots, *a fortiori* s'ils contenaient des sons inexistant dans sa propre langue. Ensuite, il réaffirmait avec force qu'aucune grammaire cohérente du iakoute ne saurait être établie sans prendre en compte l'harmonie vocalique. Enfin, il mettait l'incompréhension témoignée par Middendorff envers son analyse du iakoute sur le compte de sa qualité de naturaliste, non rompu aux études linguistiques.

### **Critères généraux des classifications linguistiques et application au domaine turco-tatare**

Que la formulation de la loi d'harmonie vocalique en iakoute ait suscité tant de réactions n'est pas fortuit. Cette loi était en effet obtenue en transposant à l'étude du iakoute des méthodes et un arsenal théorique acquis dans le domaine linguistique indo-

---

quelques occasions éclatées qui me restaient en dehors de mes travaux principaux. Que notre estimé lecteur s'assigne pour tâche, sans connaître un mot d'anglais, de prendre en note les paroles d'un fils d'Albion inculte et qui parlerait en avalant ses mots [...], de la même manière que les écoliers ont coutume de débiter littéralement ce qu'ils ont appris. C'est ainsi que mon Iakoute me tenait ses discours d'une seule traite. Rien que dans le mouvement de la langue quotidienne, on entend déjà des mots se noyer et prendre une forme abrégée et méconnaissable, par exemple le « dôr » qu'on entend souvent au milieu du discours (au lieu de Djugôr, ami), alors que l'on s'adresse aux personnes âgées en leur disant « ogonnjôr ».

24. Alexander von Middendorff, *Alexander von Middendorff's Reise*, vol. IV, *op. cit.*, p. 1573-1574.

25. Otto von Boehtlingk, « Zur Orthographie im Jakutischen », *op. cit.*

européen. Cela impliquait que ces méthodes et ces théories pouvaient s'appliquer universellement. Cela revenait aussi à donner ses lettres de noblesses à une langue orale, puisqu'elle recevait le même traitement que les prestigieuses langues indo-européennes. Or, ces implications n'avaient rien d'évident : les soupçons encore formulés, quelque vingt-cinq ans après *Über die Sprache der Jakuten*, par Middendorff à l'encontre du traitement trop formel que Boehtlingk aurait appliqué au iakoute montre combien était répandue une représentation de l'oralité comme forme primitive d'expression, et du primitif comme du brut et de l'inachevé.

Confronté à une langue relevant d'un ensemble linguistique peu connu, d'une culture orale, et d'un peuple considéré comme proche de l'état sauvage, Boehtlingk était ainsi amené à opérer un retour sur la manière dont, dans la formation traditionnelle en science du langage et en grammaire comparée, les différents types linguistiques étaient mis en relation avec différentes capacités d'expression et de formation de la pensée. Telle est sans doute une des clefs de son long exposé théorique inaugural. à la fin de l'introduction à *Über die Sprache der Jakuten*, Boehtlingk fait lui-même observer combien l'étude du iakoute engage des enjeux dépassant la description d'une langue particulière :

Cependant je ne regrette ni les efforts ni le temps que j'ai consacrés à ce travail, d'une part parce que je pense avoir ainsi rendu service à la linguistique, d'autre part parce qu'un tel crochet par un domaine qui m'était tout-à-fait étranger jusqu'alors a considérablement élargi mon horizon<sup>26</sup>.

Dans la discussion de linguistique générale ainsi engagée, Boehtlingk oriente son propos à l'aune des concepts développés par le frère d'Alexander von Humboldt, Wilhelm von Humboldt. Boehtlingk adhère fortement aux théories de ce célèbre savant sur le langage, et estime qu'elles ont été dévoyées par les linguistes parmi les plus éminents de l'Allemagne de l'époque. Selon lui, même un linguiste tel que Friedrich August Pott, qui reprend les catégories humboldtiennes de langues « isolantes », « agglutinantes », « flexionnelles » et « incorporantes », les investit d'un sens différent de celui que leur accordait Humboldt. Mais c'est surtout Heymann

---

26. Ajalooarhiiv. Estonian Historical Archives. 1802-1-7 (42-70-r) : O. Böhlingk : Letters to Alexander von Middendorff 1848-1867. Boehtlingk, qui tutoie Middendorff, évoque surtout sa santé, celle de sa femme, des bruits concernant des collègues, la carrière de Middendorff, la situation politique, et très peu des questions scientifiques.

Steinthal qui cristallise les reproches de Boehtlingk. Steinthal avait certes critiqué, comme Boehtlingk, l'usage abusif que faisait Pott des concepts humboldtiens. Mais Boehtlingk estime que la typologie des langues que Steinthal promouvait en alléguant qu'elle allait dans le sens humboldtien, dépassait de loin ce qu'Humboldt aurait été prêt à faire. Boehtlingk se réfère ici à l'ouvrage de Steinthal paru en 1850, donc un an avant *Über die Sprache der Jakuten*, sous le titre *Die Classification der Sprachen*<sup>27</sup>. Steinthal y soulignait qu'il fallait aller au-delà de la répartition des langues en familles et en branches visée par la grammaire comparée, qui procédait de manière généalogique. Il préconisait de compléter les classifications en comparant la « forme interne », concept emprunté explicitement à Humboldt, de chaque langue. Ce recours à la notion de « forme interne » était dirigé contre Pott. Selon Steinthal, au lieu d'interroger d'emblée le rapport entre forme et substance, il fallait commencer par vérifier s'il y avait bien de la forme dans toutes les langues<sup>28</sup>. Steinthal considérait comme la clef de la pensée humboldtienne l'idée selon laquelle chaque langue aurait une forme particulière, reflet des caractéristiques particulières du peuple locuteur de cette langue. Selon lui, dans l'optique humboldtienne, la classification des langues ne pouvait qu'être la tâche ultime de la linguistique. Or la notion humboldtienne de « forme interne » manquait de clarté. Humboldt n'aurait pas réussi à trancher entre l'idée de différences de principe et celle de différences graduelles entre les langues, il n'aurait pas suffisamment explicité la manière dont l'individualité des langues pouvait être compatible avec l'idée de leur unité fondamentale. Steinthal proposait donc de remédier à cette situation en établissant ce qu'aurait dû être la classification des langues qu'Humboldt n'avait pas réalisée. Cela l'amenait à opposer les langues imparfaites (langues à particules et langues pronominales) et les langues parfaites (langues isolantes comme le chinois et langues flexionnelles comme le sémitique et l'indo-européen). Cette classification permettait d'entrevoir, de manière ultime, « le système des langues comme développement de l'idée de langage » (« das System der Sprachen als Entwicklung der Sprachidee »), et donc d'apaiser la tension entre appréhension individuelle et unité des

---

27. Heymann Steinthal, *Die Classification der Sprachen, dargestellt als die Entwicklung der Sprachidee* [La classification des langues présentée comme le développement de l'idée de langage], Berlin, Dümmler, 1850.

28. Céline Trautmann-Waller, *Une Science allemande de la culture. Linguistique et psychologie des peuples chez Heymann Steinthal*, Paris, CNRS éditions, 2006, p. 53.

langues. Toutefois, Steintal retombait dans une autre contradiction, dans la mesure où il proclamait, d'un côté, qu'il n'existait pas de langue idéale, et, d'un autre côté, que les langues pouvaient être mesurées en fonction du degré de perfection auquel elles réalisaient l'idée de langage<sup>29</sup>.

Boehtlingk s'attaque d'emblée à un élément central de la théorie linguistique de Steintal : celui-ci insistait sur la nécessité de se demander si la langue contenait nécessairement forme et substance ; il affirmait que, dans le cas des langues agglutinantes, la forme était presque toujours paraphrasée par des « Stoffwörter ». Boehtlingk s'insurge contre cette affirmation et entreprend de démontrer un à un tous les exemples fournis par Steintal et de le placer face à ses contradictions. Il n'est, par exemple, pas convaincu par l'affirmation de Steintal selon laquelle les langues flexionnelles fonctionneraient à l'inverse des langues agglutinantes et opéreraient une distinction très nette entre les éléments de forme et les éléments de substance. Steintal en voulait en effet pour preuve le fait qu'elles faisaient un usage différencié des racines pronominales et des racines verbales : Boehtlingk estime, pour sa part, que ce n'est pas leur apanage mais qu'elles ont cette caractéristique en partage avec certaines langues non flexionnelles.

Il s'en prend ensuite aux catégories plus larges de la classification steintalienne en contestant l'idée selon laquelle on pourrait identifier des « langues imparfaites », ou « sans forme », incapables de distinguer forme et substance, et qui, pour cette raison, n'auraient pas de « vrais nominatifs ». Selon Boehtlingk, non seulement cette absence de « vrais nominatifs » dans les langues visées est contestable, mais on pourrait aussi montrer que la catégorie steintalienne des « langues parfaites » comprend aussi des langues (indo-européennes par exemple) où le nominatif n'a pas d'emblée existé en tant que tel, mais a mis du temps avant de se distinguer de l'accusatif. Agacé, enfin, par la tendance systématique, sensible chez Steintal mais aussi chez Pott, à vouloir opérer « la classification physiologique des langues avant tout en fonction de la manière dont la forme s'articule avec la substance », Boehtlingk rappelle que, selon Humboldt, les formes peuvent être obtenues de la même manière dans toutes les langues. Revendiquant à son tour pour son propre compte l'autorité humboldtienne, il se réfère au texte de 1822-1823 *Über das Entstehen der grammatischen Formen und ihren Einfluss auf die Ideenentwicklung* [Sur la genèse des formes gram-

---

29. *Ibid.*, p. 55.

maticales et leur influence sur la formation des idées], dans lequel Humboldt récapitulait les différentes phases, communes à toutes les langues, d'apparition des formes linguistiques.

Tout le raisonnement de Boehlingk vise ainsi à relativiser l'idée de types linguistiques nettement distincts et clairement identifiables. Selon lui, les éléments radicaux sont moins rigides qu'on ne le pense dans les langues agglutinantes, comme le montrent les langues turco-tatares où la consonne finale du radical se modifie au contact de terminaisons commençant par une voyelle. Au terme de cette critique, Boehlingk affirme une nouvelle fois que « la manière dont forme et substance sont articulées dans les différentes langues est un critère trop externe pour servir de base à une classification des langues », car le lien entre forme et substance varie selon les capacités articulatoires d'un peuple, mais aussi en fonction de l'ancienneté et de l'utilisation plus ou moins récurrente des formes concernées. Si les critères externes ou « morphologiques » ne peuvent être laissés de côté, ils sont de moindre importance que les critères internes ou « logiques » pour l'établissement des classifications des langues. Cette méthode exige une connaissance approfondie de la grammaire des langues concernées, afin de faire apparaître leurs caractéristiques et de pouvoir juger de leur importance respective. Au-delà des catégories classificatoires, les critiques adressées par Boehlingk à Steintal visent la *valeur* accordée aux différents types linguistiques identifiés, et, de manière corrélatrice, à la capacité d'expression et de réflexion des peuples locuteurs des langues concernés. Boehlingk n'hésite d'ailleurs pas à proclamer la valeur d'exemplarité de son travail sur le iakoute, véritable modèle pour tout linguiste voulant à l'avenir s'atteler à une tâche classificatoire<sup>30</sup>.

*Über die Sprache der Jakuten* met explicitement en application ces principes de classification des langues. La langue iakoute s'avère ainsi, au fil du texte, une illustration de la différence très relative entre langues flexionnelles et langues agglutinantes. Boehlingk montre en effet que les traits agglutinants du iakoute ne sont pas exclusifs d'autres traits caractéristiques des langues flexionnelles. Surtout, le iakoute a selon lui un potentiel d'expression égal à celui des langues flexionnelles, preuve que les langues agglutinantes

---

30. Otto von Boehlingk, *Ueber die Sprache der Jakuten, op. cit.*, p. XXVI : « Mon but est ici d'essayer de caractériser la langue iakoute de la manière que je viens d'indiquer, dans l'espoir qu'un tel exemple sera imité à l'avenir par ceux qui travailleront sur d'autres langues, ce qui devrait ouvrir la voie à une classification physiologique des langues ».

n'ont pas une capacité moindre d'expression des idées abstraites. Ce refus d'établir une hiérarchie des langues qui traduirait une hiérarchie des capacités intellectuelles de leurs locuteurs explique vraisemblablement pourquoi Boehtlingk qualifie de « naïveté innocente » l'affirmation d'Adolf Erman selon laquelle « on pourrait comparer le labialisme (*sic*) des Iakoutes avec celui des enfants de toutes nations<sup>31</sup> ». Par ailleurs, le tableau précis que Boehtlingk dresse ainsi du iakoute en étudiant l'ensemble de ses caractéristiques grammaticales l'autorise, en application du critère « logique » de classification énoncé dans l'introduction, à se pencher sur la question de sa parenté linguistique et donc, à entamer la comparaison avec les autres langues supposées former la famille turco-tatare<sup>32</sup>. L'hypothèse à laquelle parvient Boehtlingk est qu'il existerait plus de points communs entre le iakoute et chaque autre langue de la famille turco-tatare qu'il n'y en aurait entre toutes ces autres langues turco-tatares entre elles. Par conséquent, le iakoute serait la première langue à s'être détachée du socle commun de la famille turco-tatare, ou plutôt « turco-iakoute ». Par un effet de retour, ce résultat obtenu par comparaison fournit à Boehtlingk un argument de poids pour démontrer que « les linguistes qui s'occupent des langues turco-tatares et du mongol ne devraient plus négliger le iakoute » ; sa séparation précoce du reste de la famille, et le fait que les Iakoutes soient restés totalement étrangers à l'islam, fait de cette

---

31. Otto von Boehtlingk, « Entgegnung auf einen Artikel von Herrn Schott », art. cit., p. 205, note 8.

32. Boehtlingk rejoignait ainsi le but qu'il avait formulé dès 1848, à l'époque où il exploitait les matériaux communiqués par Middendorff, dans « Kritische Bemerkungen zur zweiten Ausgabe von Kasem-bek's türkisch-tatarischer Grammatik, zum Original und zur deutschen Uebersetzung von Dr. J. Th. Zenker ; von O. Boehtlingk (lu le 15 septembre 1848) » [Remarques critiques sur la deuxième édition de la grammaire turco-tatare de Kasem-bek, sur l'original et sur la traduction allemande du Dr. J. Th. Zenker] in *Bulletin de la classe des sciences historiques, philologiques et politiques de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg*, vol. V, col. 289-368. Annonçant la publication prochaine de *Über die Sprache der Jakuten*, il écrit (col. 289) : « Autant les premiers temps furent peu édifiants, lorsque j'essayais d'ordonner les matériaux relativement minces dont je disposais alors en iakoute, sans tenir compte des langues apparentées ; autant la période qui suivit fut réjouissante, lorsque les matériaux en iakoute affluèrent vers moi autant que je le souhaitais et que l'étude des langues que je viens de mentionner me permit de réaliser la place que le iakoute occupe par rapport à la famille des langues turco-tatares et au mongol ».

langue un témoin idéal des états anciens de la famille turco-tatare<sup>33</sup>. Cette idée ne restera pas lettre morte mais donnera une impulsion réelle à l'approche comparative de la langue iakoute, par exemple dans les travaux que lui consacra le turcologue Wilhelm Radloff<sup>34</sup>.

## Conclusion

L'étude de la langue des Iakoutes par Otto von Böhtlingk présente l'intérêt de montrer que, par le biais notamment des savants allemands présents à Saint-Pétersbourg, les concepts de la linguistique humboldtienne et les discussions qu'ils suscitaient en Allemagne pénétraient en temps réel en Russie. Steintal répondra d'ailleurs à Boehtlingk dans son livre de 1855, *Grammatik, Logik und Psychologie* [Grammaire, logique et psychologie], amplifiant ainsi le débat entamé à l'occasion de *Über die Sprache der Jakuten*<sup>35</sup>. Avant même d'avoir reçu le livre, Boehtlingk était déjà au courant de l'attaque, comme cela ressort des remarques aigres qui émaillent une lettre à son ami et collègue Rudolf von Roth en mai 1855 :

Avez-vous lu le dernier livre de Steintal, il s'intitule, je crois, *Grammaire, logique et psychologie*. Je vais le recevoir ces jours-ci. [...] Il ne m'épargne pas non plus ; il dit que dans l'introduction à la grammaire iakoute, je me serais égaré sur un terrain inconnu. C'est un homme très clairvoyant et l'on se réjouit de lire et d'apprendre quelque chose de lui. Mais je ne peux pas dire que sa grammaire copte m'ait paru très digeste<sup>36</sup>.

Signe que ses prises de position sur les critères de classification linguistiques et leur portée ethnographique concernaient des enjeux

---

33. Boehtlingk résume déjà cette idée dans « Entgegnung auf einen Artikel von Herrn Schott », art. cit., p. 205, note 8.

34. Friedrich Wilhelm Radloff, « Die jakutische Sprache in ihrem Verhältnisse zu den Türksprachen, 15. november 1906 » [La langue iakoute dans son rapport aux langues turciques], *Mémoires de l'Académie Impériale des sciences de Saint-Pétersbourg*, VIII<sup>e</sup> série, vol. VIII, 7, p. 1-84. Comme Boehtlingk, Radloff avait été formée à l'école allemande de sanscrit et de grammaire comparée.

35. Heymann Steintal, *Grammatik, Logik und Psychologie, ihre Principien und ihr Verhältnis zu einander* [La grammaire, la logique et la psychologique, leurs principes et les rapports qu'elles entretiennent], Berlin, 1855, p. 387.

36. Cette lettre, comme celle citée plus bas, m'a été communiquée aimablement par Madame Agnès Stache-Weiske et est désormais consultable dans *Briefe zum Petersburger Wörterbuch*, op. cit., lettre Nr. 48 (125-r) du 9/21 mai 1855.

majeurs des discussions parmi les philologues allemands à l'époque, son étude sur le iakoute engagea aussi Boehtlingk dans une vive controverse avec Max Müller sur la notion de « famille touranienne » et sur le degré de parenté des langues ouralo-altaïques<sup>37</sup>. Contestant à la fois les compétences de Max Müller à s'exprimer sur le sujet et les hypothèses qu'il proposait sur les migrations des peuples d'Asie centrale, Boehtlingk s'écria dans une autre lettre adressée à Rudolf von Roth : « Je crois toujours que les exigences formulées dans ma grammaire iakoute n'étaient pas trop strictes<sup>38</sup> ». Si ses travaux sur le iakoute connurent un retentissement certain parmi les linguistes de l'époque, ce n'était pas seulement en vertu du tour de force que représentait la description systématique de cette langue. C'était aussi lié aux enjeux plus larges que celle-ci véhiculait concernant les catégorisations ethno-linguistiques et les hiérarchies culturelles qui y étaient associées. Avant Potebnia, et avant la traduction en russe de l'ouvrage de Humboldt sur le kavi, les travaux de Boehtlingk sur le iakoute offrent un exemple de discussion précoce, en Russie, de l'œuvre de Steinthal et de la tradition humboldtienne en science du langage. Portant sur la Sibérie, région qui cristallisait le problème des contours et de l'identité de l'Empire russe, ils illustrent combien le transfert des théories allemandes en science du langage a joué un rôle crucial dans le développement de la linguistique russe et, au-delà, dans la manière de penser la pluralité culturelle de la Russie.

Centre National de la Recherche Scientifique (Paris)

---

37. Lourens P. van den Bosch, *Friedrich Max Müller. A Life Devoted to the Humanities*, Leiden, Brill, 202, p. 217.

38. Lettre Nr. 46 (121-r) du 21 mars 1855.